

1.

---

*26 juin 1969. Huit heures.*

COMME CHAQUE MATIN, de chaque semaine. C'est ma mère qui me réveille. Elle cogne sur la porte de ma chambre comme si elle allait la défoncer.

— Rase-Bitume ! Lève-toi ! Tu vas être en retard !

Je grogne un oui sans conviction. Je regarde ma montre. Huit heures. Je suis vraiment en retard. Mais non, c'est vrai, pas de collège aujourd'hui. Sinon elle m'aurait levé de force. Je me demande une fois de plus ce que je fais là. Cette question, je me la pose tous les matins depuis quelques semaines déjà. Qu'est-ce que je fais, un jour de plus, dans cette vie qui ne sert à rien ? Qui ne mène à rien. J'attends qu'il se passe quelque chose d'important. N'importe quoi qui donne un sens à ma vie. Une raison de me lever le matin. Et puis plus rien. Depuis quelques semaines déjà, je n'attends plus rien. Je n'ai plus la flamme. Je ne rêve plus de rien. Juste que le temps passe plus vite pour qu'arrive le soir. La nuit. La délivrance. Plus besoin de faire semblant qu'il y aura quelque chose demain. Ou après-demain. Ou n'importe quel autre jour. Juste fermer les yeux et oublier. J'ai passé toute mon année scolaire à faire des conneries pour me donner des émotions. Tout n'est qu'illusion. Même les copains, je ne saurai jamais s'ils sont sincères, comme le dit ma mère. Mais de toute façon, avec elle, tout ce

qui me concerne est négatif. Tout ce qui l'intéresse, c'est de m'humilier. De m'écraser. De me pulvériser.

C'est le troisième et dernier jour de notre retraite spirituelle. Spirituelle, mon cul ! Nous allons devenir des catholiques à part entière, nous pourrions communier avec le Christ quand bon nous semblera. Si nous en sommes dignes, bien sûr. Ce dont nous devons nous efforcer de toute la vigueur de nos jeunes âmes. Avec quelques camarades, nous formons un groupe réfractaire à la Grâce divine, et nous préférons passer notre temps à fumer derrière la sacristie, à boire de l'alcool et à becoter les filles. Rien de bien méchant, de chastes baisers en vérité, ignorants que nous sommes des choses de l'amour. Mais suffisamment tout de même pour que rares soient les effrontées qui osent s'aventurer de notre côté. Des filles perdues, pensons-nous. Des catins, comme on les appelle entre nous.

Pourtant, j'avais commencé l'année en petit garçon bien sage. Je travaillais et j'avais des résultats. Il existait encore cette année-là, et pour la dernière fois de l'ère quaternaire, un classement hérité du temps des dinosaures. Le Tableau d'honneur. Il était attribué en fin de trimestre aux élèves méritants. Ceux qui peinaient mais arrivaient à obtenir une moyenne honorable avaient droit aux encouragements. Et, honneur suprême, que même ma sœur Geronimo n'avait jamais réussi à obtenir, la distinction accordée aux très bons élèves : les félicitations. Du jour où j'ai mis les pieds au collège, j'ai eu droit quotidiennement au soutien de ma mère :

— Ta sœur, en sixième, elle a toujours été au Tableau d'honneur. Toi, si tu décroches les encouragements, je veux bien me faire bonne sœur !

Ainsi parlait ma mère. Tu parles, Charles ! Si j'avais été sûr de la voir entrer définitivement chez les Carmélites,

j'aurais décroché le prix Nobel ! Aucune bonne note n'avait grâce à ses yeux.

— C'était facile, attends la prochaine interrogation ! J'espère que tu n'as pas copié sur ton voisin. Le professeur s'en sera rendu compte.

— Mais vous n'apprenez rien ! C'est du niveau de la maternelle !

C'était l'année de la première dissertation.

— Attends de voir si après ça ta moyenne ne va pas chuter !, m'encourageait ma mère. Ainsi, c'est fort de l'appui de ma mère, que je me préparais à me colleter avec cette terrible épreuve. Qui, quand elle arriva, fut une révélation. On nous donnait un sujet, et libre à nous de le traiter comme nous le souhaitions. J'allais enfin pouvoir laisser mon imaginaire s'exprimer. Je n'ai pas levé le nez de ma copie pendant les deux heures que durait le devoir. Quand j'ai montré le brouillon à ma mère, elle l'a lu fébrilement, tournant et retournant les feuilles qui tremblaient entre ses mains. Elle m'a regardé avec pitié.

— Mon pauvre garçon ! Je n'ai jamais rien lu d'aussi stupide ! Mais qu'est-ce qui t'a pris d'écrire de pareilles imbécillités ! Je ne serais pas étonnée que ta professeure me convoque, elle va croire que tu te moques d'elle. Ou que tu es demeuré !

Je sentais sa colère monter.

— Je me demande comment j'ai pu mettre au monde un pareil imbécile ! Ça n'est même pas la peine que j'essaie de t'expliquer quoi que ce soit, bouché comme tu l'es !

Furieuse et dégoûtée, elle a jeté mon brouillon par terre.

— Prends ton torchon et file dans ta chambre ! Que je ne te revois plus !

Mais on n'a pas tardé à en entendre à nouveau parler. Pas plus tard que le soir, à table. Devant ma sœur. Qui avait eu un douze à cet exercice difficile. Seule sa copine Jocelyne, la

première de sa classe avait eu mieux qu'elle : treize. Pour ce que ça lui a servi, la pauvre, elle a fini comme bonne à tout faire au Franprix du coin.

— Tu vas voir la note de ton frère ! On n'a pas fini de rire. Et elle riait à gorge déployée, et moi j'essayais de retenir de brûlantes larmes de rage. Et tout le monde baissait le nez dans son assiette, craignant qu'elle ne s'en prenne à une autre victime. Je l'entendais encore ricaner quand la prof nous a rendu nos devoirs corrigés, en commençant par le moins bon. Alors qu'il ne lui restait plus que trois ou quatre copies en main, j'étais persuadé qu'elle gardait le meilleur pour la fin : mon devoir. La cerise sur le gâteau. Le couronnement de la carrière d'un enseignant : "*J'en ai vu des nullités dans ma vie, mais là, ça touche au chef-d'œuvre !*" Mais pas du tout.

— Et la meilleure note, Brunet, seize. Excellent travail.

Je suis rentré chez moi fier comme un paon. Il n'y avait pas de quoi. Ma mère a regardé d'un air méprisant la copie que je lui fourrais sous le nez, histoire de lui montrer que je n'inventais rien. Elle a grommelé :

— On m'avais bien dit que ce collègue était nul, mais je ne pensais pas que c'était à ce point-là !

Je collectionnais les bonnes notes, mais il n'y avait rien à faire. Elle attendait avec impatience le conseil de classe.

— Tu crois qu'il va décrocher le Tableau d'honneur ?, demandait ma sœur, anxieuse de ne plus être seule sur son piédestal.

— S'il a les encouragements, disait ma mère, ça sera déjà un miracle. Pour peu que ses professeurs aient pitié de lui ! Quand j'ai reçu mon bulletin, et qu'elle a vu que j'avais les félicitations, elle a eu ce commentaire laconique :

— Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois ! Elle avait

toujours une sentence prête à dégoupiller, histoire de relever le niveau du débat. Elle a simplement ajouté :

— Le premier trimestre c'est facile ! Attends de voir la suite !

Pour ne plus jamais revenir sur cet incident. Tu parles, Charles, si j'allais attendre ! Il n'y avait rien à voir ! Ce n'était pas la peine que je me tue à travailler pour faire honneur à mes parents. À moi la vie !

J'ai essayé pendant cette année scolaire d'embrasser à peu près toutes les filles de ma classe. Avec bien peu de succès. Ma belle gueule qui plaisait tant à leurs mères laissait de marbre mes victimes potentielles. Aussi, elles devaient penser comme moi, qu'on déflorait les filles en les embrassant sur la bouche. Et qu'elles ne trouveraient par la suite aucun homme pour épouser les dévergondées qu'elles étaient. Il y avait quand même eu Aline, avec qui je m'étais retrouvé bouche contre bouche. Nous étions seuls dans le laboratoire de Sciences naturelles. Entre le squelette et les bestioles qui flottaient entre deux eaux dans les bocaux de formol. Dans une odeur indéfinissable de solvants et de pourriture. Lèvres serrées, nous avons attendu quelques secondes qu'il se passe quelque chose. Mais non. Rien. La magie de l'amour n'avait pas eu lieu. Nous nous sommes regardés après avec méfiance. Elle a dû se demander comme moi ce qu'on avait manqué. Parce que ça ne présentait aucun intérêt. J'ai pensé qu'elle avait pris le plaisir pour elle seule. Et elle a dû croire la même chose de moi. Après, nous avons évité de nous retrouver seuls. Et nous ne nous sommes plus adressé la parole de toute l'année. Bien sûr, après, j'ai eu d'autres occasions. Tout aussi décevantes. Mais je crois bien que si on m'avait dit à l'époque que les "grands" y mettaient la langue, j'aurais été dégoûté pour le restant de mes jours.